Per.

Lorraine

LES LORRAINS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS, DARTOIS ET GABRIEL,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 17 FÉVRIER 1825.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERMON, jeune négociant propriétaire	MM. FÉDÉ.
NICOLAS-FUTÉ, meûnier.	JOLY.
ANTOINE ROUSSELET, Laboureur.	LEPEINTRE JEUNE.
BOBINO, paysan travaillant en journée	GUÉNÉE.
BERTIN, Ingénieur du cadastre.	VICTOR.
FANCHETTE, petite fermière.	Mlle. PAULINE-GEOFROY
Paysans et Paysannes.	

La scène se passe dans un Village de la Lorraine à quelques lieues de Bar-le-Duc.

Tous les exemplaires non revêtus de ma signature sont réputés contrefaits.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE Nᵉ. 4.

LES LORRAINS

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente l'entrée d'un village. A droite, une maison de paysan; au lever du rideau, Bertin assis sur un banc, est occupé à dessiner; Fanchette file au rouet devant la porte de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTIN, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Eh bien! monsieur le cadastreux, est-ce que vous n'aurez pas bientôt fini de toiser nos champs, nos vignes, nos maisons: si ça les rendait meilleurs, encore passe.

BERTIN.

Ne bougez pas, ma petite.

FANCHETTE.

Comment, est-ce que vous voulez me cadastrer aussi, moi?

BERTIN.

Oh! j'ai à-peu-près fini dans ce pays; mais le nouveau propriétaire, monsieur Germon, m'a chargé de lever le plan de sa propriété, et comme cette ferme lui appartient...

FANCHETTE.

Le grand pré, le petit bois et c'te ferme lui appartiennent, c'est sûr... mais moi, je n'appartiens encore à personne.

BERTIN.

Cela est-il bien vrai, ma petite Fanchette, n'avez-vous pas déjà donné votre cœur?

FANCHETTE.

Non, vraiment... et cependant il est temps que je m'y prenne ; j'vas vous raconter ce qui m'est arrivé. Il y a quatre ans, comme je coupais des herbes, respect parlant pour nos bestiaux, monsieur Philippe Germon, de qui je tenons notre ferme, vint à passer près de moi, il me reluqua et me dit comme ça : « quel âge que t'as, petite? — Douze ans, vienne la Saint-Martin que je lui répondis. » « Eh bien ! dans » quatre ans, si tu es bien sage, je te marierons. » L'terme est échu depuis un mois, mais not' pauvre maître est mort, et si son neveu, ce jeune négociant qui vient d'hériter de ses biens, ne voulait pas remplir ses engagemens, vous pensez bien que ça me reculerait joliment.

BERTIN.

Vous avez sans doute un amoureux ?

FANCHETTE.

Vraiment, j'en ai plus d'un.

AIR : *d'Aristippe.*

Tous les dimanch's les garçons de c' village
Vienn'nt me saluer : c'est Laurent, c'est Julien.
Mais j' sais m' conduire en fille toujours sage,
Si j' danse un jour avec le p'tit Lucien,
J' dans' le lend'main avec le gros Bastien.

BERTIN.

Quand leur seul but est ici de vous plaire,
De tous ces amans entre nous.
Lequel écoutez-vous, ma chère?

FANCHETTE.

J' les écout' tous pour n' pas fair' de jaloux. (*bis.*)

Il ne faut pas être fière.

BERTIN.

Mais il y en a sans doute un que vous préférez ?

FANCHETTE.

Ah! il y en a plus d'un.

BERTIN.

Comment l'entendez-vous ?

FANCHETTE.

D'abord, il y a Futé qui m'conviendrait l'mieux, parce qu'il est le plus riche, mais c'est qu'il est un peu vieux ; ensuite, il y a le gros Rousselet, qui est jeune et réjoui, mais c'est qu'il est intéressé, coureur et méchant; enfin y a Bobino

qui vaudrait encore mieux qu' tous les autres, s'il n'était pas si pauvre et si niais. ... il n'aura jamais ni argent, ni femmes, celui-là... mais, montrez moi donc c' que vous faites-là.

BERTIN.

C'est votre portrait que je me suis amusé à croquer pour votre prétendu.

FANCHETTE, *regardant le dessin.*

Oh! vous appelez ça croquer... je l' donnerai à Bobino; mais dites donc, je ne suis pas noire comme ça.... et ça n'est qu' ma figure.

Air : *Voulant par ses œuvres complettes.*

J' veux bien qu' ce soit là mon visage,
Mon front, m'a bouch', mon nez, mes yeux,
Mais je n' voyons pas mon corsage,
Mes p'tits souliers et mes bas bleus.
Quoiqu' Bobino soit un peu bête,
Je sais qu'il m'aim' par dessus tout,
Quand tout' ma personne est d' son goût,
Il n' se content'ra pas d' ma tête.

Mais faut que j' rentre à la ferme. (*Elle va pour rentrer et revient sur ses pas.*) Ah! dites donc, je ne veux pas m'en aller sans ma tête (*prenant le dessin.*) Je la mets dans ma poche, entendez-vous.

SCÈNE II.

BERTIN, *seul.*

Voilà une petite ingénue de village qui en remontrerait à bien des coquettes de Paris... mais que vois-je? monsieur Germon lui-même.

SCÈNE III.

BERTIN, GERMON, BOBINO.

BOBINO, *entrant le premier et parlant à Germon.*

Par ici, monsieur, nous y v'là.

BERTIN.

Quoi, c'est vous, monsieur.

GERMON, *bas à Bertin.*

Silence, mon cher Bertin, je ne veux pas être connu... je suis à vous dans un instant.

BOBINO, *à Bertin.*

Pardon, excuse, monsieur le cadastreux, mais c'monsieur est l'homme d'affaires, envoyé par le nouveau propriétaire, et j'lui donne des renseignemens.

BERTIN.

Ah! monsieur est l'homme d'affaires.

(*Germon lui fait signe de se taire.*)

BOBINO, *à Germon.*

Voilà la ferme de Mathurine, une brave femme qui a une jolie fille... là-bas dans le fond, c'est l' moulin du vieux Futé, un richard; et sur la hauteur, c'est la maison de Rousselet, un jeune malin qui n'est pas riche, mais qui f'ra son chemin.

GERMON.

Je te remercie, mon garçon... et toi tu es de ce village?

BOBINO.

J'avions dans l' tems un peu d' bien de feu not' père, mais not' mère a pris un second mari qui lui a tout mangé, si bien que j' sommes obligé de travailler pour les uns et pour les autres, tantôt par ici, tantôt par là; je n' tenons à rien ni à personne.

GERMON.

A personne!

BOBINO.

Ah! si... si... faut que j'vous l'avoue, car vous m'avez l'air d'un brave jeune homme... il gn'y a encore dans l' pays quelqu'un à qui que je tiens; mais ce quelqu'un-là ne s'en doute pas... et il n' s'en dout'ra p'têtre jamais... (*à l'oreille de Germon.*) C'est la p'tit' Fanchett', la fille de Mathurine.

GERMON.

Tu l'aimes?

BOBINO.

Oh! d'une fière force.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Je l'aim' comm' tout, ell' n'en sait rien.
M'aim'-t-ell'? j'en sais pas davantage.

GERMON.

Il faut parler.

BOBINO.

Je le sais bien.
Mais jamais j' n'en aurai l' courage.

GERMON.

Il est un moyen plus heureux,
Pour savoir si son cœur soupire.
Tâche de lire dans ses yeux.

BOBINO.

Oui, mais c'est que je n' sais pas lire.

GERMON, *riant.*

Mon garçon, il ne faut désespérer de rien. (*lui donnant de l'argent.*) Tiens, voilà pour boire.

BOBINO, *montrant une pièce de cent sous.*

Cent sous!.. oh! j' boirai pas tout.

GERMON.

Ne t'éloigne pas, j'aurai peut-être besoin de toi...

BOBINO.

Ça suffit... je travaille là à côté, dans le p'tit pré... Si vous avez besoin encore de quelques renseignemens, ne vous gênez pas... je m' sens porté d'inclination pour vous obliger... parce que vous avez des manières... et des pièces cent sous... enfin voilà... vous pouvez compter sur moi. (*il sort.*)

SCÈNE IV.

GERMON, BERTIN.

BERTIN.

Comment, monsieur Germon, c'est vous?

GERMON.

Oui, rien n'est tel que le coup-d'œil du maître... vous voyez qu'on me prend pour mon homme d'affaires... et je veux m'assurer si ce qu'on m'a dit est vrai : il m'est revenu que deux fermiers, Nicolas Futé et Antoine Rousselet, en labourant leur champ, ont empiété sur une portion de terrain qui fait partie de mon héritage; on assure même, et voilà

le côté plaisant de l'affaire, que de sillons en sillons, ils ont envahi le tout, et que maintenant ils se disputent à qui fera reculer l'autre.

BERTIN.

Je connais leurs prétentions ; sachant que je suis chargé de lever pour le cadastre le plan de toutes les propriétés de cette commune, chacun d'eux est venu me prier en particulier, de mettre ce morceau de terre sous son nom.

GERMON.

Je vois qu'on ne m'a pas trompé... mais personne ne me connaît ici, entrons pour nous concerter chez la mère Mathurine.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Puisque je suis homme d'affaires,
Ecoutons d'abord leur moyen.
Je veux contre ces deux compères
Tâcher de défendre mon bien.
Des champs la bonne foi se vante,
Mais la bonne foi maintenant,
Ressemble partout à la rente,
Elle suit le cours de l'argent.

ENSEMBLE.

Puisque je suis homme d'affaires, etc.

BERTIN.

On vous prend pour l'homme d'affaires,
Ecoutons d'abord leur moyen.
Il faut contre ces deux compères,
Ici défendre votre bien.

(*Ils entrent dans la ferme.*)

SCÈNE V.

BOBINO, *qui a vu Germon et Bertin entrer dans la ferme.*

Le v'là qui entre avec l'autre chez la mère Mathurine... jarni ! la journée a bien commencé pour moi, il faut encore qu'elle finisse mieux... Quand j' pense qu'en labourant ce morceau de terre que Futé et Rousselet se disputent, j'ai trouvé un magot qu'il y aurait d' quoi me rendre bel homme pour le restant de mes jours ! ! mais ça doit appartenir au propriétaire... et puisque voilà son homme d'affaires, j'vas me débarrasser tout de suite de cet argent-là; j'ai jamais eu tant de peur des voleurs que d'puis que j' l'ai... A propos d' ça, v'là Rousselet qui vient de ce côté.

SCÈNE VI.

BOBINO, ROUSSELET.

ROUSSELET.

Ah! dis donc, Bobino ! tu n'as pas vu Futé par ici ?

BOBINO.

Non, monsieur Rousselet, je n' l'ai pas vu... vous allez donc plaider ensemble ?

ROUSSELET.

Dame, la justice est pour tout le monde.

BOBINO.

C'est juste... mais on dit aussi qu'vous r'luquez Fanchette, la fille de Mathurine.

ROUSSELET.

Qu'est-ce que ça t'fait, à toi, Bobino ? J'espère que tu n'as pas d'prétentions envers elle ?

BOBINO.

Je sais bien que je suis sans prétentions, M. Rousselet.

ROUSSELET.

As-tu vu monsieur Bertin par ici ?

BOBINO.

Le monsieur du cadastre ? il est chez la mère Mathurine ; faut-il vous l'aller chercher ?

ROUSSELET.

Non, non... j'attends Futé.

BOBINO.

Vous n'attendrez pas long-temps, car le v'là.

ROUSSELET.

C'est bon... laisse-nous... j'avons à causer.

BOBINO.

J' m'en vas ! j'm'en vas !.. (*à part.*) Est-ce qu'ils s'douteraient d'ma trouvaille donc ? j'aurai les yeux dessus eux.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ROUSSELET, FUTÉ.

FUTÉ. *Il entre en chantant.*

AIR : *connu.*

Nous nous verrons demain
Sur le champ de bataille,
Nous nous verrons demain,
Les armes à la main, etc.

ROUSSELET.

Arrive donc, Futé! arrive donc, j'peux pas t'nir en place, moi; il faut conv'nir de nos faits.

FUTÉ, *avec colère.*

Me v'là, me v'là ; c'est tout conv'nu.

ROUSSELET.

Je sais bien, mais tu m'as embarqué dans une vilaine affaire, et j'craignons...

FUTÉ.

Quoi que tu crains? j'allons parler à monsieur le cadastreux pour qu'y mette la moitié du morceau de terre sous ton nom, et l'autre sous le mien, et une fois que le Maire et le Préfet y auront passé, ça nous vaudra un bon acte.

ROUSSELET.

Si jamais monsieur Germon venait à savoir... ah! mon dieu.. tiens, si tu veux rendre ta part, je serais bien disposé à rendre la mienne.

FUTÉ.

Est-ce que tu perds la tête ? j'aurai bien fumé, bien labouré c'te terre pour un autre que moi; allons donc, tu veux m'éprouver.

ROUSSELET.

Nous n'avions qu'à la laisser à son véritable maître.

FUTÉ.

Que t'es donc obstiné!.. Ecoute, partons d'un principe : au commencement du monde, il y a déjà queuqu' temps, les terres n'appartenaient à personne; quand on venait on en prenait ce qu'on voulait... toi t'en aurais pris une vingtaine d'arpens, moi une centaine, et je n'aurions pas fait crier pour ça.

ROUSSELET.

Oui, mais aujourd'hui que tout est pris, qui n'y a plus rien à prendre...

FUTÉ.

Oh! c'est à savoir; pourquoi y en a-t-il qui en ont plus que les autres?

ROUSSELET.

C'est pas une raison ça, parce que tu en as plus que moi, j'peux donc t'en prendre?

FUTÉ.

Oh! c'est bien différent, je sais la terre que j'ai, moi, parce que je la cultive moi-même.

ROUSSELET.

Si je suis coupable c'est bien ta faute, tu me disais tous les jours : tiens, Rousselet, vois donc comme je gagne de mon côté, gagne donc aussi du tien.

AIR : *du Tra la la.*

Je gagnais,
Tu gagnais,
Nous gagnions sans aucun frais,
Et j'allions si bon train,
Qu' j'avons mangé tout l' terrain.

FUTÉ.

Queuqu' fois parlant d' probité,
De vertu, d' fidélité,
Je voulions en rester là,
Mais tout en nous disant çà...

ENSEMBLE.

Je gagnais, etc.

ROUSSELET.

J' te disais c' n'est pas notr' bien,
Tu conv'nais que c' n'était pas bien.
Mais en t' voyant t'agrandir,
Moi, j' tâchais de m'arrondir...

ENSEMBLE.

Je gagnais, etc.

FUTÉ.

Si j'pouvions seulement arranger ça avec notre cadastreux, le diable n'y verrait rien ; mais si nous ne nous soutenons pas tous les deux...

ROUSSELET.

Monsieur Germon n'a qu'à apprendre la chose, il est dans son droit, et j'aurons beau nous soutenir.

FUTÉ.

Imbécille, nous nous retournerons, j'y enverrai ma mère et mon oncle Rigaut, avec leurs cheveux blancs, ils pleureront, ils l'attendriront, et puis ça sera fini.

ROUSSELET.

Est-tu ben sûr de ça ?

FUTÉ.

Si j'en suis sûr... hein! laisse-toi donc conduire.

AIR : *du Bouffe.*

Dans c' monde où l' gain tourne la tête,
Toujours se montrer probe, honnête,
S'rait un plaisir sans contredit.
S'il y avait seul'ment queuqu' profit.

Mais vois-tu, bien' la conscience
Est comme un' maison de plaisance,
Ça coûte beaucoup d'entretien
Et ça n' rapporte jamais rien. (*bis*.)

Mais tais-toi, v'là du monde !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GERMON, BERTIN.

BERTIN, *bas à Germon en entrant et en montrant Futé et Rousselet.*

Voilà nos deux fermiers.

GERMON, *bas à Bertin.*

Ils ont de drôles de mines.

ROUSSELET, *bas à Futé.*

Futé, c'est à toi à entamer la chose.

FUTÉ, *bas à Rousselet.*

J'vas entamer. (*Il s'avance près de Bertin le chapeau à la main.*) Pardon, monsieur, si j'vous dérangons de vot' société.

BERTIN.

Ah ! c'est vous, monsieur Futé, je vous attendais.

ROUSSELET.

Pardon, excuse, il va vous dire...

GERMON.

S'il s'agit de quelques réparations que vous vouliez demander à monsieur Germon, je puis faire droit à votre demande, il ne me désapprouvera pas.

FUTÉ.

Est-ce que monsieur tiendrait à monsieur Germon ?

BERTIN, *en souriant.*

Oui, monsieur y tient beaucoup.

FUTÉ.

Ah ! je vois, c'est comme qui dirait son factotum, son homme d'affaires.

ROUSSELET, *à part.*

Ah ! mon dieu, j'commence à trembler, moi.

FUTÉ, *saluant Germon.*

Salue donc, Rousselet... monsieur, nous vous attendions tous avec bien d'l'impatience.

ROUSSELET.

Oui, bien d'l'impatience. (*à part.*) Je voudrais les voir bien loin.

BERTIN, *aux fermiers.*

Mais vous avez quelque chose à me demander? parlez, monsieur n'est pas de trop.

FUTÉ, *à Bertin.*

Vous savez bien c'que j'vous ai dit tantôt... nous sommes d'accord, Rousselet et moi, pour le morceau de terre en question... c'est d'en mettre sur votre cadastre la moitié sous l'nom de Rousselet et l'autre sous le mien... c'est clair.

BERTIN.

Mais hier encore vous vouliez plaider.

FUTÉ.

C'est vrai... mais j'nous entendons maintenant.

BERTIN.

Vous vous entendez peut-être trop bien.

ROUSSELET, *bas à Futé.*

Il s'doute de queuqu'chose, n'va pas plus loin.

FUTÉ, *bas à Rousselet.*

Tais-toi. (*à Bertin avec un ton bien calin.*) Queuqu'ça vous fait d'mett' le nom de Rousselet et le mien sous cette pièce de terre, ou de mettre le nom d'un autre?

BERTIN.

Cela me fait que je veux mettre le nom du véritable propriétaire ; on m'a dit que ce terrain ne vous appartenait ni à l'un ni à l'autre.

ROUSSELET, *tirant Futé par l'habit.*

Arrête-toi donc, j'nous enfonçons.

FUTÉ.

A qui donc qu'il appartient, c'terrain ?..

BERTIN.

A monsieur Germon.

FUTÉ.

A monsieur Germon, en v'là la première nouvelle.

ROUSSELET, *passant de l'autre côté.*

Tenez, messieurs, j' vas vous montrer que j' somm' de bonne foi.

GERMON.

Parlez, Rousselet.

ROUSSELET.

Eh ben! je vous avouerons que j' avons un peu antichipé, des pauvres paysans n'ont pas comme vous la mesure à la main et le compas dans l'œil... aujourd'hui on fait un sillon, demain, un autre à côté... quand il n'y a personne pour vous arrêter... on va... on va...

GERMON.

On va loin, je vois cela.

ROUSSELET.

Que voulez-vous ?

Air : *Mais elle était simple au village.* (Romance de Romagnesi.)

Nous n' savons pas c' qu'on doit punir,
Ce bout d' terrain touchait au nôtre,
Personn' ne v'nant nous avertir,
Nons antichippions l'un et l'autre.
Pour augmenter not petit bien,
Nous autr's bons Lorrains de c' village,
Nous prenons tant qu'on n' nous dit rien,
Nous n'en savons pas davantage. (*bis.*)

C'est comm' l'autr' jour...

Même air.

Pour danser, le voisin Guill'mot,
Prenait toujours la femme de Pierre,
Et comm' Pierr' ne soufflait pas l' mot,
Guill'mot s' trompa de ménagère.
Quand une chos' nous convient bien,
Nous autr's bons Lorrains de c' village,
Nous prenons tant qu'on n' nous dit rien.
Nous n'en savons pas davantage (*bis.*)

BERTIN.

Quelle ignorance, enfin où avez-vous fait ces sillons ?

FUTÉ.

Eh! mon dieu! dans de méchantes friches qui appartiennent à je ne sais qui, là-bas, près du moulin du grand Etang.

GERMON.

Précisément, dans la prairie de M. Germon.

FUTÉ.

Oh! oui, pour la prairie, elle appartient à M. Germon.

BERTIN.

Et le terrain que vous avez pris aussi.

FUTÉ.

Je ne crois pas.

GERMON.

J'ai les titres, nous pouvons les consulter . . . et devant la justice, nous verrons bien . . .

ROUSSELET, *à part.*

Si la justice s'en mêle, nous sommes ruinés.

FUTÉ.

Ah! vous ne voulez pas être plus méchant que monsieur Germon!

ROUSSELET.

AIR : *Pour obtenir celle qu'il aime.* (du Calife.)

Il n' voudra pas ruiner d' pauvr' drilles
Qui n'ont qu' leurs bras comm' tant bonn' gens!

FUTÉ.

Nous travaillons pour nos familles,
Nous nourrissons nos vieux parens.

ROUSSELET.

Qu'on me pardonne et sans attendre,
Je jur' qu'on n' pourra plus m'y r'prendre!
Car, je l' promets, si j'y revien,
(A part sur le devant.)
J' f'rai si bien qu'on n'y verra rien.

ENSEMBLE.

J' f'rai si bien qu'on n'y verra rien.

GERMON, *bas à Bertin.*

Ils ont l'air plus honnêtes que je ne croyais.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE.

FANCHETTE, *à Germon.*

Ah! monsieur, c'est vous qui êtes l'hommes d'affaires de monsieur Germon?

GERMON.

Oui, ma belle enfant.

FANCHETTE.

Eh bien! moi, monsieur, je suis Fanchette, la fille de Mathurine, et c'est moi à qui que défunt monsieur Germon avait promis, il y a quatre ans, qu'il m'marierait, si j'étais bonne fille.

GERMON.

Eh bien !

FANCHETTE.

Eh bien, je crois que je suis bonne, et puisque le neveu a hérité de son oncle, la promesse du défunt doit faire partie de l'héritage.

GERMON, *riant.*

C'est juste, et monsieur Germon la tiendra

FANCHETTE.

J'en étais sûre; j'avais ben eu queuqu' crainte, voyez-vous, parc' qu'on m'avait dit que c' monsieur Germon était deux fois plus mauvais sujet qu' les autr's mauvais sujets.

GERMON.

Ah! l'on vous avait dit cela ?

FANCHETTE.

Oui, mais je sais bien qu'il ne faut jamais croire que la moitié de c' qu'on dit...

GERMON.

Ah!

ROUSSELET.

C'est déjà point mal comme ça.

GERMON.

Eh bien! pour te prouver le contraire, je me charge de payer les cent écus que monsieur Germon t'a promis, et de plus, je donne en son nom au mari que tu choisiras, le morceau de terre que ces deux gaillards-là voulaient se partager.

FANCHETTE, *joyeuse.*

V'là qu'est parler.

ROUSSELET, *à part.*

Cette petite femme-là m'irait bien tout d' même.

FUTÉ, *à part.*

Cet enfant-là embellit tous les jours.

GERMON, *à Fanchette.*

Mais il faut me faire connaître les garçons qui sont sur les rangs pour t'épouser.

FUTÉ et ROUSSELET, *s'avançant.*

Présent.

FANCHETTE, *les montrant.*

En v'là déjà deux, mais il y en a bien d'autres, allez... et il va y en avoir encore bien davantage, quand on saura que j'ai un' dot.

GERMON.

Je vous avertis aussi que monsieur Germon ne renouvellera point ses baux et qu'il ne veut plus avoir qu'un seul fermier.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Au nouveau bail que chacun se dispose.

FUTÉ ET ROUSSELET, *à part.*

Cette nouvell' me cause de l'effroi.

GERMON, *aux fermiers.*

Si vous voulez proposer quelque chose,
Il faut vous adresser à moi. (*bis.*)

FUTÉ.

Pour mon amour j' crains un fameux désastre

BERTIN, *à Fanchette.*

Vous me direz le nom du préféré,
Pour qu'il soit mis sur le cadastre.

FANCHETTE.

V'là mon mari qui sera cadastré. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Au nouveau bail que chacun se dispose, etc.

(*Bertin et Germon sortent.*)

SCÈNE X.

FUTÉ, ROUSSELET, FANCHETTE.

FANCHETTE, *réfléchissant.*

Qui que je vais prendre pour mari maintenant?

FUTÉ.

Pardine, il n'y a pas à hésiter, faut prendre le meilleur.

ROUSSELET.

C'est ça, faut prendre le meilleur.

FANCHETTE.

Oui, mais c'est que souvent le meilleur ne vaut rien.

FUTÉ.

Le meilleur c'est le plus riche, et le plus riche c'est moi.

ROUSSELET.

Le meilleur, c'est le plus joli garçon, et le plus joli garçon, c'est moi.

FANCHETTE.

C'est toi, vrai, c'l'amour-là vous est venu bien vîte à tous deux ; mais c'est égal, Rousselet, je vous préfère encore à Futé, et nous verrons. (*à part.*) le meilleur est celui qu'on aime, et je n'aime ni l'un ni l'autre.

(*Elle va pour sortir.*)

FUTÉ, *la retenant.*

AIR : *Vaud. des Blouses.*

De me r'buter vous avez tort, Fanchette,
Confiez-moi votre petit avoir,
Je vous réponds qu'plus fin qu'moi n'est pas bête,
Et sans m' vanter j' saurais le fair' valoir.

ROUSSELET.

Toi !

Elle a d' la terr', d' la jeuness' en partage,
De bons écus, de beaux bras, un p'tit pié,
De tant de biens qu'elle apporte en ménage
Tu n' f'rais valoir tout au plus qu' la moitié.

ENSEMBLE.

ROUSSELET.

Elle a raison, ma gentille Fanchette,
De lui r'fuser son joli p'tit avoir,
Son coin d' terrain vient d' lui tourner la tête,
Mais c' n'est pas lui qui doit le fair' valoir.

FUTÉ.

De me r'buter, etc.

(*anchette sort.*)

SCÈNE XI.

FUTÉ, ROUSSELET.

ROUSSELET, *avec joie.*

Allons, elle est à moi.

FUTÉ.

Comment, Rousselet, tu épouserais cette fille pour un mauvais morceau de terre et cent méchans écus.

ROUSSELET.

Tu l'aurais bien épousée pour rien, toi.

FUTÉ.

Tu seras bien riche avec ça.

ROUSSELET.

Je le serai toujours plus que je ne l'étais, et puis tu me bâilleras le reste.

FUTÉ.

Quel reste ?

ROUSSELET, *toujours gai.*

Le dédommagement pour la terre que tu as anticipée à ma femme et à moi.

FUTÉ.

Es-tu fou, avec ton dédommagement, non, jarni, j' sommes aux droits de monsieur Germon, tu nous dois et tu nous payeras ou je te poursuivrai.

FUTÉ.

Tu te poursuivras donc aussi, car t'es aussi coupable que moi.

ROUSSELET.

Je me ponrsuivrai si ça me fait plaisir, tu n'avais qu'à aller droit ton chemin, et ne pas sortir de tes limites.

FUTÉ.

N'en es-tu pas sorti comme moi.

ROUSSELET.

J'ai antichippé sur moi-même et sur ma femme, ça ne regarde que nous.

FUTÉ.

Oh ! ta femme, elle ne l'est pas encore; si j' voulais lui faire de gros avantages, j' suis plus riche que toi.

ROUSSELET.

Tu as beau être riche, gn'y a des avantages que tu ne peux pas lui faire, et je les connais moi...

FUTÉ.

T'étais si calin tantôt devant l'homme d'affaires.

ROUSSELET.

J'étais calin quand il le fallait... je ne le suis pas quand il ne le faut pas.

FUTÉ.

Par curiosité, combien que tu demanderais donc bien, si on voulait t'écouter, pour ton dédommagement?

ROUSSELET.

Trente écus, c'est le moins.

FUTÉ.

Trente écus pour la jouissance pendant deux ans d'un demi-arpent que j'aurais loué vingt francs.

ROUSSELET.

Fallait le louer.

FUTÉ.

Allons, sois raisonnable, Rousselet.

ROUSSELET, *malignement.*

N'as-tu pas ta mère et ton oncle Rigaud, avec leurs cheveux blancs ?

(*Pendant que Rousselet chante le couplet suivant, Futé allume sa pipe et fume.*)

AIR : *d'Azémia.*

Faut m'envoyer tout' ta famille,
Tous tes cousins et tous tes n'veux,
Tous tes enfans, garçons ou filles,
J'attends même tous tes ayeux.
Fais gémir ta grand mère,
Fais pleurer ton grand père,
Pour me voir m'attendrir,
Il n'ont qu'à venir.
Avec pitié je les regarde,
Bientôt je sanglotte avec eux.
J' leur dis c'est fâcheux,
C'est bien malheureux,
Chacun défend l' sien,
Cett' terre est mon bien,
Je suis dans mon droit,
Faut êtr' plus adroit,
Foi d' Lorain,
J'en ai du chagrin. . .

(*Parlant en changeant sa voix*)

Ah ! monsieur Rousselet, je vous demande grâce pour mon neveu Futé, dit le père Rigaud : les Lorrains sont tous sujets à s'tromper. Aujourd'hui il est dans son tort. . . demain ce sera moi. . . ou vous ; n'faut pas être si dur et si traître à son prochain ! pour une pauvre petite langue de terre. . . (*reprenant sa voix.*) En parlant de langue, la mère Futé, qui n'a pas la sienne dans sa poche, m'dit aussi : monsieur Rousselet, (*prenant une voix de vieille femme.*) je me

recommandons à vous... c'est bon, que je leur réponds, c'est juste... payez-moi, je lui pardonne... (*à Futé.*) Tu fumes; c'est bon. (*Finissant l'air.*)

Moi j' garde, (*bis.*)
Ma femme et mon terrain.

FUTÉ.

Ah! tu le prends sur ce ton, eh bien! je m'en vais trouver la mère Mathurine, et nous verrons.

AIR : *du Pas des trois Cousines.*

Tu ne tiens pas encor ta femme.

ROUSSELET.

Je tiens son cœur, c'est l'important.
A ses parens j' cont'rai ma flamme.

FUTÉ.

Moi je leur compt'rai mon argent.
Avec toi si Fanchett' s'engage,
Tu n' sais pas, si tu m' pouss' à bout
C' que tu risques dans ton ménage.

ROUSSELET

Ça m'est égal, je risque tout!

ENSEMBLE.

FUTÉ.

Pour enl'ver aujourd'hui c'te femme,
J' possède un moyen excellent;
A ses parens conte ta flamme,
Moi j' lui conterai mon argent.

ROUSSELET.

Tu n' m'enleveras pas ma femme,
Je tiens son cœur c'est l'important;
A ses parens j' cont'rai ma flamme,
Et je me moqu' de ton argent.

SCÈNE XII.

FUTÉ, ROUSSELET, BOBINO.

BOBINO, *il entre en se dépitant.*

Dieux de dieux, c'est-il malheureux.

FUTÉ.

Qu'as-tu donc, nigaud?

BOBINO.

C'est mamselle Fanchette qui se marie.

ROUSSELET.

C'est ce qui te fait pleurer? console-toi, tu seras d'not' noce.

BOBINO.

Laissez donc, c'est pas vous qu'elle épouse.

ROUSSELET, *surpris.*

Bah!

FUTÉ.

Là, j'en étais sûr... c'est moi.

BOBINO.

Du tout... c'est pas vous non plus!

FUTÉ.

Et qui donc?

BOBINO.

Je n'en savons rien encore... tant il y a que la mère Mathurine a promis Fanchette à celui qui aura la ferme... c'est son dernier mot, ainsi gn'y a pas de risques que je l'épouse jamais.

FUTÉ, *souriant en regardant Rousselet.*

Eh bien! j'allons voir, monsieur Rousselet.

ROUSSELET, *même jeu.*

J'allons voir, monsieur Futé.

FUTÉ.

Si t'as la ferme, tu le paieras cher.

ROUSSELET.

Si t'as Fanchette, il t'en coûtera gros.

FUTÉ.

Tais-toi donc, mauvais vaurien, écorniffleur de jeunes filles...

ROUSSELET.

Tais-toi aussi, méchant pincemaille! écorniffleur d'espèces.

BOBINO, *à part.*

Se disent-ils des vérités.

FUTÉ.

Air : *Vaud. d'une Visite à Bedlam.*

N' crois pas l'emporter sur moi,
Queuqu' prix qu' tu mett's à la ferme;
J' payrai d'avanc' chaque terme,
Et j' renchérirai sur toi. (*bis.*)

ROUSSELET.

T'as déjà ruiné, je crois,
En prenant à bail leurs terres;
Cinq ou six propriétaires,
Au dixième on fera z'un' croix.

ENSEMBLE.

N' crois pas l'emporter, etc.

(*Ils sortent chacun d'un côté.*)

SCÈNE XIII.

BOBINO, *seul.*

Sont-ils amoureux de cette ferme, ces deux cadets-là... eh bien! moi, c'est pas ça, c'est Fanchette seule qui me tient au cœur... Oh! là, là. La voilà! allons ben vîte chercher mon argent. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE XIV.

BOBINO, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Eh bien! tu me fuis, Bobino?

BOBINO.

Non, mamzelle, c'est que je m'en vas.

FANCHETTE.

Est-ce que je te fais peur?

BOBINO.

Oui, mamzelle; depuis que je sais que vous allez vous marier, je ne me sentons pas le courage de rester avec vous.

FANCHETTE.

Bah! viens donc, j'ai à te parler.

BOBINO.

Non, non, vous me feriez faire des bêtises... je vous aime, c'est vrai, mais ça ne doit pas m'empêcher d'être honnête homme.

FANCHETTE.

Est-ce que c'est un crime que de m'aimer?

BOBINO.

Je ne dis pas.... mais ça pourrait m'en faire faire un crime... et voyez-vous, le premier pas fait, on ne s'arrête plus.

FANCHETTE.

Ah! reste va, tu n'es pas dangereux.

BOBINO.

Je voudrais seulement savoir qui que vous voulez prendre de Futé ou de Rousselet?

FANCHETTE.

Rousselet n'est pas mal tourné, mais Futé a un joli petit moulin.

BOBINO.

Et c'est le petit moulin qui vous tourne la tête?

FANCHETTE.

Dame! je ne serais pas fâchée d'être meûnière.

Air : *J'ai vu la Meûnière.*

Chez moi l'on apport'rait tout l' grain
D' la commune entière ;
De l'emporter sur chaqu' voisin,
Je serais tout' fière.
En m' voyant sur le grand chemin,
On s' dirait l' chapeau dans la main,
C'est la p'tit' meûnière
Du petit moulin.

BOBINO.

Même Air.

Votr' projet me semble vilain,
Ecoutez, ma chère,
De mes jours vous verrez la fin,
Si j' vous laisse faire.
Oui, Fanchett', le fait est certain,
Vous m' f'rez passer le goût du pain,
Si j' vous vois meûnière
Du petit moulin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas ma faute si tu n'as rien.

BOBINO, *à part.*

Oh! je n'ai rien... si je voulais faire comme tant d'autres et garder le bien d'autrui!

FANCHETTE.

Que ne te mets-tu sur les rangs.

BOBINO.

Il me semble pourtant que je ne suis pas hors des rangs... mais croyez-vous que monsieur l'homme d'affaires veuille de moi pour la ferme?... Regardez-moi, des pieds à la tête inclusivement... ai-je l'air d'un fermier-général?

FANCHETTE, *souriant.*

Non, faut être juste, tu n'en as pas l'air.

BOBINO.

Eh bien! je sais ce que j'ai à faire... je reviendrai tantôt, et vous me direz des nouvelles de mon air... Sans adieu, mamzelle Fanchette, je ne vous dis que ça.

SCÈNE XV.

FANCHETTE, *seule.*

Je ne le comprends pas; est-ce que l'amour l'aurait rendu malin? (*Se retournant.*) mais v'là l'homme-d'affaires avec monsieur Bertin... tâchons d' savoir ce qu'il a dans l'âme. (*Elle se cache du côté de la ferme.*)

Air : *Dans un vieux castel de l'Andalousie.*

Il parait bien doux,
Vaut-il mieux qu'un autre?
J' crois qu' les homm's tous
De bien méchants loups.
Rouss'let, Futé,
Font chacun l' bon apôtre,
Et de leur côté
Tous deux ont empiété.
J' devrais êtr' sans peur;
Car Bobino m'aime,
Malgré sa candeur,
J' craignons pour mon cœur.
Oui j' sentons déjà
Qu'il entam' tout d' même,

Qu'il gagnera par là...
Au train dont il va,
Ce garnement là
N' m'en laissera pas ça.

Même air.

J' conviens en secret,
Qu' Bobino z'est bête,
Et même un peu laid,
Mais tout d' même il m' plait.
Ce garçon-là
Je le crois est honnête,
Ce qu'il me d'mand'ra
Au moins il me l' rendra.
Mais ces deux grivois
Qui m' guett't au passage,
Ce sont d'fins matois
Qui m' tromp'raient vingt fois.
Avec celui-là,
Dans mon p'tit ménage,
J' verrai s'il ira.
Moi j' vais comme on va...
S'il n' s'en tient pas là,
Je lui r'vaudrai ça.

SCÈNE XVI.

FANCHETTE, GERMON, BERTIN.

BERTIN, *entrant en parlant à Germon.*

Eh bien! à quoi en êtes vous avec les deux fermiers?

GERMON.

Je crois que l'intérêt et la vanité les dominent comme tant d'autres, jusqu'à cette petite Fanchette.

FANCHETTE, *à part.*

Les v'là sur mon chapitre.

BERTIN.

Elle paraissait aimer un jeune garçon du village.

FANCHETTE, *à part.*

Oui, Bobino.

BERTIN.

Et elle est prête à le sacrifier à celui qui deviendra votre fermier.

FANCHETTE, *de même.*

Il croit ça.

BERTIN.

Je sais bien qu'elle n'a pas encore beaucoup de raison.

Air : *Vaud. de l'Ile des Noirs.*

Plus d'un projet vient lui sourire.
Tout séduit d'abord son esprit ;
Son cœur ne sait ce qu'il desire.

FANCHETTE, *à part.*

Ce monsieur ne sait ce qu'il dit.

GERMON.

Je connais les mœurs du village,
Fanchette, encor jeune et sans bien ;
Ne connait point l'amour, je gage.

FANCHETTE, *à part.*

Ce monsieur-la n'y connait rien. (*bis.*)

GERMON.

Cependant elle mérite une leçon, et je veux voir jusqu'à quel point elle poussera la coquetterie.

FANCHETTE, *à part.*

Est-il curieux ? c'est égal, je verrai venir monsieur l'homme d'affaires.

BERTIN.

Prenez garde, monsieur Germon.

FANCHETTE *surprise, à part.*

Monsieur Germon ! c'est monsieur Germon ! oh ! le sournois !

BERTIN.

Les filles du village sont bien malignes.

FANCHETTE, *à part.*

Celui-là est plus connaisseur.

GERMON.

Oh ! j'ai fait mon plan.

FANCHETTE, *à part.*

C'est bon, j' vas l' déranger son plan.

(*Elle se retire doucement dans le fond et se met devant la porte de la ferme, comme si elle en sortait.*)

GERMON.

D'abord je veux... (*Fanchette se met à tousser, Germon se retourne et l'aperçoit.*) La voilà, elle ne se doute de rien.

BERTIN.

Je vous laisse. (*Il sort par le fond.*)

FANCHETTE, *le regardant sortir.*

(*A part.*) Je ne suis pas fâchée que celui-là s'en aille.

SCÈNE XVII.

GERMON, FANCHETTE.

FANCHETTE, *d'un air étonné.*

Ah! c'est vous, monsieur?

GERMON.

Eh bien! ma petite Fanchette, avez vous fait un choix? à qui donnons-nous le terrain?

FANCHETTE.

A celui que monsieur m'indiquera, il a plus d'expérience que moi, et je m'en rapporte à lui.

GERMON.

Vous avez donc une grande confiance en moi?

FANCHETTE, *avec intention.*

Dame! puisque monsieur Germon vous accorde la sienne, j' pouvons bien vous donner la mienne itou.

GERMON.

Sans doute, mais je suis bien neuf dans ce pays.

FANCHETTE, *souriant.*

Bah!

GERMON.

Je n'y connais personne.

FANCHETTE.

Personne!... ah! si vous vouliez vous en rapporter à moi, j' vous dirais bien à qui que vous devriez donner la ferme!

GERMON.

J'y consens de tout mon cœur; cependant, j'y mets une condition.

FANCHETTE.

Laquelle, donc?

GERMON.

Je prendrai le fermier que tu choisiras, mais il me faut une récompense.

FANCHETTE.

Une récompense. (*A part.*) Ah! c'est bon, voilà le plan. (*Haut.*) Moi je n'ai rien, je ne puis rien donner.

GERMON.

Je ne demande pour prix de ma complaisance qu'un baiser.

FANCHETTE.

Un baiser! à vous? au moment où je vais en épouser un autre! Savez-vous, monsieur l'homme d'affaires, que ce n'est pas bien, ce que vous me demandez là? encore, si c'était monsieur Germon lui-même, je ne dirais rien; mais vouloir me vendre ce qui ne vous appartient pas.

GERMON.

Futé et Rousselet vont venir, allons, décide-toi!

FANCHETTE.

Si monsieur Germon savait ça.

GERMON.

Je te réponds que cela ne le fâchera pas.

FANCHETTE, *le regardant avec malice.*

Vous m'en répondez.

Air : *Un jour Lucas dit à Glycère.*

Monsieur Germon, en cette affaire,
N'éprouverait point de refus.

GERMON.

Je suis son intendant, j'espère.

FANCHETTE.

Mais je n' suis pas dans ses r'venus.

GERMON.

Allons, allons, ne soyez point sévère.

FANCHETTE.

D' monsieur Germon je crains trop la colère.

GERMON.

Mais n'ayez donc point de souci.
Ce baiser que je veux ici,
Je le prends en son nom, ma chère. (*bis.*)

FANCHETTE.

Faut donc qu' vous touchiez tout pour lui. [2*fois.*]

(Germon l'embrasse sur le front.)

FANCHETTE.

Vous direz à monsieur Germon que c'est à son intention... j'ai vot' parole, je vas l'annoncer à ma mère.

(Elle rentre dans la ferme.)

SCÈNE XVIII.

GERMON, ROUSSELET, FUTÉ.

(*Rousselet et Futé entrent par un côté différent, au moment où Germon embrasse Fanchette ; ils font un mouvement de surprise et restent dans le fond, de manière que Fanchette sort sans les avoir vus.*)

FUTÉ, *dans le fond à Rousselet.*

As-tu vu, Rouselet ?

ROUSSELET.

Tiens, si j'ai vu, il faut que ça grapille sur tout, ces hommes d'affaires.

GERMON, *à part.*

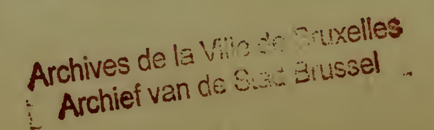
Je n'ai rien à dire, elle a donné le baiser au nom de Germon.

FUTÉ.

Reste là, j' vas lui parler. (*Il approche doucement de Germon, en cachant quelque chose sur sa veste.*) Salut, monsieur, vous m'avez un peu rudoyé, ce matin, mais j'ai pas de rancune ; c'était pour les bons exemples, si nous avions été seuls à seuls, vous n'auriez pas été si dur.

GERMON.

Comment l'entends-tu ?



FUTÉ.

Les hommes d'affaires et les fermiers doivent bien vivre ensemble. Je venons vous offrir de prendre à bail la ferme si vous voulez me la donner à un bon prix, j'nous arrangerons ben pour le reste.

GERMON.

Où veux-tu en venir ?

FUTÉ.

Air : *Quand j'avais l'âge de mon fils.* (de l'Amour filial.)

Je sais qu' les gens de votr' métier
Aiment tous beaucoup le gibier ;
Dans l' bois je m' dis faut en découdre,
(*Tirant un lièvre de dessous sa veste.*)
Que dites vous de c' gaillard-là,
Il n' s'attendait pas à c' coup-là ;
Comment croyez-vous qu'on prend ça ?
Il n' ma coûté ni plomb ni poudre,
J'ons des lacets, c'est l' bon moyen,
D'un civet régalez-vous bien,
Mais,
Qu' monsieur Germon n'en sache rien,
N'en sache rien. [*bis.*]

GERMON, *à part.*

Je ne m'étonne plus si le gibier est si rare. (*haut.*) mais si le garde te voyait ?

FUTÉ.

Je le mènerais bien vîte chez nous goûter mon vin de la comète... j'en ai toujours du vin de la comète dans les occasions comme ça.

ROUSSELET, *à Germon de l'autre côté.*

C'est aussi pour la ferme que je venons vous parler... j'ai bien vu tout de suite la manœuvre de Futé.

Même air que le précédent.

On dit qu' les gens de votr' façon,
Sont tous amateurs de poisson.
J' voulais aller à la rivière
Vous pêcher queuqu' chose à c' matin.
Mais je m' suis dit gn'y a qu' du frétin,
Ce n'est pas digne d'un festin.
Dans l'étang j'ons pris ce compère,
[*Il tire un gros poisson de dessous sa veste.*]

Des brochets je crois qu' c'est l' doyen,
Ce soir régalez-vous en bien ;
Mais,
Qu' monsieur Germon n'en sache rien,
N'en sache rien. [*bis*.]

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, BOBINO.

BOBINO.

Monsieur l'homme d'affaires. . .

GERMON.

Ah! c'est mon conducteur de ce matin.

BOBINO.

Oui, c'est moi, Bobino.

GERMON.

Qu'est-ce que tu tiens donc là?.. Dieu me pardonne, c'est un sac d'argent.

BOBINO.

C'est bien des bels et bons louis d'or.

ROUSSELET et FUTÉ, *à part*.

Où a-t-il pris ça ?. .

BOBINO.

Même air que le précédent.

Monsieur, permettez qu'à mon tour,
J' vous fassions un petit doigt d' cour.
Je veux avoir la conscience nette,
T' nez, v'là z'un sac qui, sur ma foi,
Vous parlera bien mieux que moi.

GERMON.

Vient-il aussi tenter ma bonne foi.

BOBINO.

Ah ! croyez moi, la somme est bien complette,
De monsieur Germon c'est le bien,
J' n' fais qu' mon d'voir, je sais qu' c'est bien,
Mais que l' villag' n'en sache rien,
N'en sache rien. [*bis*.]

ENSEMBLE.

ROUSSELET ET FUTÉ, *reprenant à part.*

Il a trouvé le bon moyen,
Et mon brochet / lièvre ne f'ra plus rien !

GERMON.

Explique-toi . . , est-ce que tu veux aussi avoir la ferme et la main de Fanchette ?

BOBINO.

Oh ! non, je n' sommes ni assez riche ni assez beau pour faire valoir tout ça. J'ons trouvé c'magot dans un champ qui appartient à monsieur Germon, et je l'apporte à son adresse.

TOUS.

Est-il possible !

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE, tout le village.

FANCHETTE.

Par ici, par ici.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Air : *Honneur à la musique.* [du Bouffe.]

D'un bon propriétaire
Répétons tous le nom,
Fanchette est sa fermière,
Vive monsieur Germon !

(*Futé et Rousselet, au mot de Germon, se regardent en grimaçant.*)

FUTÉ ET ROUSSELET, *à part.*

Monsieur Germon !

GERMON, *à Fanchette.*

Tu m'avais donc reconnu, friponne?

FANCHETTE.

Sans ça croyez-vous que je vous aurais laissé prendre...

GERMON, *l'interrompant.*

Tais-toi.

FUTÉ.

C'est monsieur Germon lui-même (*à part.*) Je suis encore un fameux lapin avec mon lièvre.

ROUSSELET, *à part.*

Je suis tout d' même un joli canard avec mon brochet.

FANCHETTE.

Monsieur Germon, j'ai le consentement de ma mère, et je vous présente mon mari et vot' fermier dans Jean-Claude Gringalet Bobino.

BOBINO.

Quoi, monsieur Germon, c'est vous... et c'est moi qu'a la ferme!

GERMON.

Oui, mon garçon, tu es un honnête homme, tu feras un bon fermier.

BOBINO.

Et un bon mari... et cet or ?...

GERMON.

Tu le porteras au château.

ROUSSELET.

C'est ça, tu rendras l'argent et tu garderas le sac.

GERMON.

Pour leur punition, je veux que ces deux gaillards-là se chargent du repas de noce.

(*Il lui montre Futé et Rousselet qui tiennent le lièvre et le brochet.*)

FUTE, *dépité.*

C'est ça, moi je suis pour le civet.

ROUSSELET.

Moi je suis pour la matelotte.

BOBINO.

Et moi je suis pour Fanchette.

ROUSSELET.

C'est ça et chacun restera dans son coin.

VAUDEVILLE.

Air : *Le luth galant qui chanta les amours.*

BOBINO.

J'aim' le travail' avec ça l'on va loin,
Mais d' m'enrichir si je r'sentais l' besoin,
J' crois entendre déjà ma p'tit' femme qui m' déclame :
« Bobino, qu' l'ambition n'égare point ton ame,
« Crois-moi pour ton bonheur, pour celui d' ta p'tit' femme
« Ne sors pas d' ton petit coin. » (*bis.*)

FUTÉ.

Dans les emplois, on s' donn' ben du tintoin,
On croit par là dans ses bott' mêtt' du foin,
Moi je n' donn' pas la d'dans, je ne veux ni titr', ni charge,
Qu' not' bras soit un peu long, qu' not' conscience ait d' la marge,
Nous nous arrondirons et nous vivrons au large
Dans notre petit coin. (*bis.*)

ROUSSELET.

On dit qu' là-bas, on loge avec grand soin
Quarant' savans qui sont bien grands... de loin.
Ces messieurs form'nt entr' eux toute l'académie.
Il leur faut d' grands fauteuils, une place infinie...
Les malins dis't pourtant qu'en somm' tout leur génie
Tiendrait dans un p'tit coin (*bis.*)

BERTIN.

Gorgé de biens, on amasse avec soin ;
Comblé d'honneur, on veut aller plus loin.
Le monde est trop petit pour ce millionnaire,
Mais ce gros fournisseur, ce grand propriétaire,
Malgré tout leur orgueil, un jour sur cette terre
N'auront qu'un petit coin. (*bis.*)

GERMON.

Pour conquérir quelques pays au loin,
D'aller se battre encore est-il besoin ?

Chaque peuple a son lot sur cette terre immense
Le partage en est fait, plus de nouvelle chance,
Ah ! ne sortons jamais de notre belle France,
Nous aurons le beau coin. (*bis.*)

FANCHETTE, *au Public.*

Quand pour vous plair' nous redoublons de soin,
De nos efforts que l' public soit témoin,
Ah ! puissions-nous avoir un' fortune meilleure !
Venez, venez, messieurs, assiéger cett' demeure,
Et dites-vous, chaqu' soir : « allons-y de bonne heure,
» Pour trouver un p'tit coin. (*bis.*)

FIN.

